

Réfugiés afghans : le sport pour passeport

Paris Match | Publié le 08/01/2020 à 04h00

Sophie Rodriguez



Cet été, aux Pays-Bas, dans un tournoi qualificatif pour la Coupe du monde, Shahid en pleine action avec l'équipe nationale française. Sophie Rodriguez/Paris Match

Pour ces jeunes réfugiés afghans, le sport est le passeport pour acquérir la nationalité française. Après avoir fui leur pays en guerre, ils défendent aujourd'hui les couleurs de la France dans les tournois internationaux de cricket. Le 12 décembre, leur club de Saint-Omer s'est vu décerner un Peace and Sport Award, un trophée qui récompense leur contribution à la cohésion sociale et la paix par le sport.

C'est un samedi matin à Saint-Omer, petite ville des Hauts-de-France de 15 000 habitants, à 40 kilomètres de Calais. Le temps est gris, le vent glacial, quelques rares badauds déambulent le long des étals de la brocante organisée ce jour-là. Mais ce ne sont pas les antiquités qui créent l'événement. Sur le terrain de cricket, au bout d'une petite route de campagne, à l'écart de la ville, on s'active. Ce 27 avril, l'équipe de France de cricket des moins de 19 ans est attendue pour affronter l'équipe locale, le Saint-Omer Cricket Club Stars (SOCCS). Les bénévoles s'inquiètent de la météo pendant que les joueurs plaisantent et s'échauffent. L'ambiance est à la décontraction, sauf pour Momtaz, Pewaston et Shahid. Ces trois jeunes de 17 ans, membres du club de Saint-Omer, vont vivre une journée intense en émotions. Ils viennent d'être sélectionnés en équipe de France des moins de 19 ans et portent pour la première fois le maillot de leur pays d'adoption. Momtaz, Pewaston et Shahid sont des réfugiés afghans, n'ont pas la nationalité française mais une détermination à toute épreuve. La fierté se lit sur leurs visages alors que leurs copains du club se regroupent autour d'eux pour les féliciter, mais aussi pour tenter quelques vaines manœuvres de déstabilisation.



Prebou Balane, président de France Cricket, avec Shahid. Avant le départ pour les Pays-Bas, chaque joueur reçoit un drapeau français. © Sophie Rodriguez

Car aujourd'hui, Momtaz, Pewaston et Shahid vont jouer contre leur équipe habituelle et débiter une aventure qu'ils n'auraient pu imaginer il y a quelques années. Enfants, ils vivaient dans un Afghanistan martyrisé par les talibans. Ils représentent dorénavant la France et se rendront aux Pays-Bas pour disputer un tournoi international. « La Marseillaise » retentit et, au bord du terrain, un autre membre de l'équipe de Saint-Omer est rempli d'émotion. « Je les ai récupérés jeunes, un peu paumés, et les voir maintenant avec le maillot tricolore, c'est comme si j'avais contribué à leur rendre leur liberté », affirme Nicolas Rochas, le président du club. Car le parcours traumatisant de ces joueurs est inscrit à jamais dans leur vécu. C'est l'histoire d'une enfance brisée par la guerre et d'une intégration qui force le respect. Shahid a 14 ans lorsqu'il fuit l'Afghanistan, en 2016, seul et sans connaître sa destination finale. Tombé dans une embuscade menée par les talibans près de Mazar-eSharif, dans le nord du pays, son père, chauffeur de poids lourd qui aidait l'armée américaine dans le transport du matériel militaire, a été enlevé et son camion incendié. Shahid a pu s'échapper et rejoindre son village, à 500 kilomètres de là. Mais rapidement les rumeurs indiquant que les talibans étaient à sa recherche se sont faites plus insistantes. La grand-mère de Shahid a donc décidé de vendre des terres pour pouvoir lui payer un passeur vers l'Europe.

Ils ont fui un quotidien infernal, les attentats, la charia, la peur

De pays en pays, de l'Iran à l'Allemagne via la Bulgarie, les coffres de voiture où les passeurs le tassent « parce que j'étais toujours le plus petit », les fils barbelés des frontières qui lui laisseront une large cicatrice sur la cuisse, ce voyage est un choc terrible, même s'il en parle avec un détachement saisissant. A son arrivée en France, placé dans une famille d'accueil à Paris qui ne s'occupe pas de lui, il s'enfuit, rejoint la gare du Nord et embarque dans un train pour Calais sur les conseils d'un Afghan croisé par hasard. A Calais, comme beaucoup, il se rend dans la Jungle et rencontre un passeur qui lui parle de l'Angleterre. Naïvement, Shahid interroge : « C'est

quoi l'Angleterre ? » Il restera finalement en France, où il sera pris en charge le 27 juin 2016 par les services sociaux, qui le placent dans un foyer à Calais. Sans connaître un mot de français, il est scolarisé en quatrième au collège Jean-Macé, où il fait une rencontre déterminante. Sa professeure de mathématiques, Corine Condette, bluffée par sa volonté d'apprendre, le prend sous son aile et, tous les midis pendant un an, elle lui enseigne le français dans sa salle de classe (maintenant tapissée de coupures de journaux sur le club de cricket de Saint-Omer). « J'avais envie de m'intégrer car je suis heureux ici. Je veux rester en France et obtenir la nationalité le plus vite possible », confirme Shahid dans un français presque parfait. Et lorsqu'on lui demande s'il envisage un jour de retourner vivre dans son pays, il hausse les épaules, bravache : « Je ne pense pas, j'ai tout appris ici. Mais ma famille me manque, je vais aller la voir dès ma majorité, en novembre. »

Je veux devenir diplomate pour aider l'Afghanistan à sortir de la guerre

Une chance : en tant que mineur isolé de moins de 15 ans à son arrivée en France, Shahid n'est pas sous le régime de l'asile et peut retourner en Afghanistan sans perdre son statut. Momtaz, lui, a eu la « chance » de fuir avec les siens. Originaire de Jalalabad, il est l'aîné d'une fratrie de cinq. Son père est d'abord arrivé seul en France en 2010. Il faudra neuf ans pour que toute la famille soit enfin réunie dans un HLM de GrandeSynthe. Momtaz a débarqué en France en septembre 2015 à 13 ans, en avion, avec ses frères, grâce à un visa. Un voyage qui n'a pas les allures d'une fuite, et pourtant c'est bien des horreurs de la guerre que le père de Momtaz, aujourd'hui agent de sécurité à la ville de Dunkerque, a voulu préserver ses enfants. « J'avais tout le temps peur làbas. Une voiture piégée a explosé juste à côté de notre maison. » C'était le quotidien de Momtaz. Il raconte même que c'est en France qu'il a compris qu'il y avait un problème dans son pays. Avidé de connaissances, bourré d'ambition et bon élève, Momtaz est scolarisé au lycée du Noorderover de Dunkerque. Quand on le questionne sur son avenir, la réponse est franche : « Je veux devenir diplomate pour aider l'Afghanistan à sortir de la guerre. » Passionné de géopolitique, il raconte l'histoire de son pays avec fierté et amertume. Fier de sa culture et de sa volonté d'indépendance, mais amer à cause des dérives extrémistes, d'une politique qui impose la charia et la répression. Un pays sans avenir pour son peuple.

Pour Montaz, la France l'a ouvert sur le monde, il y a découvert de nouvelles matières à l'école. « En Afghanistan, on n'étudiait que la religion et les langues. Ici j'ai découvert la philosophie, l'art, les sciences politiques, l'économie. » Des connaissances qu'il assimile de manière boulimique, comme pour tenter de trouver une explication à la situation de sa patrie d'origine. Son parcours scolaire est sa priorité et, le week-end, il partage son temps en deux : le samedi, cricket, et le dimanche, révisions. Un parfait équilibre.



Pewaston et ses coéquipiers autour du coach pendant un tournoi © Sophie Rodriguez

Pewaston, lui, parle moins facilement de son passé. Sa fougue et sa gueule d'ange se ternissent brièvement lorsqu'on le questionne sur les raisons de son départ. « J'avais tout le temps peur là-bas et, un jour, mon cousin m'a proposé de partir avec lui en Europe. J'avais 15 ans. » A son arrivée en France, après plusieurs mois sur la route et huit pays traversés, certainement anéanti par ce déracinement, il se nourrit de bonbons et de fruits pendant un mois. Le temps de reprendre pied, loin de sa famille et de sa culture. Fils de pharmacien, passionné de sciences, il aurait aimé suivre une filière générale. Mais, scolarisé dès son arrivée en troisième, il n'a pas le temps d'assimiler la langue et échoue de quelques points au brevet après seulement un an en France. Il se dirige donc vers un CAP électricité puis un bac pro commerce.

Pewaston évoque souvent avec fierté et envie le parcours de son petit frère resté en Afghanistan et élève en médecine à l'université. Regrette-t-il son départ ? Aurait-il préféré suivre des études scientifiques là-bas ? Ces interrogations, il les balaye. Totalemment intégré à sa nouvelle vie en France, il s'apprête à quitter le foyer pour emménager dans un appartement à Saint-Omer. Une ville où il se sent chez lui, entouré de ses camarades et des bénévoles du club de cricket, sa nouvelle famille. Leur nouvelle famille.

Grâce à ces réfugiés, le cricket se développe à grande vitesse dans notre pays, notamment dans les Hauts-de-France

Et si Momtaz, Pewaston et Shahid écrivent désormais leur histoire ensemble, c'est grâce au club de cricket de Saint-Omer, créé à l'automne 2016. Ce fut la rencontre fortuite entre Christophe Silvie, entrepreneur local, et Javed Ahmadzai, réfugié afghan, qui engendra cette initiative. Une balle de cricket mal renvoyée qui roule dans les pieds de Christophe alors en plein footing. Intrigué par ce sport méconnu en France, il engage la conversation, et l'aventure du SOCCS se dessine. Le cricket compte peu d'adeptes en France. Pourtant Liettes, dans le Pas-de-Calais, est le lieu du plus ancien témoignage au monde de l'existence de ce jeu, au XVe siècle. Ce sont les Anglais qui ont ensuite développé ce sport et l'ont exporté dans leurs anciennes colonies d'Asie centrale et d'Inde. La passion du cricket a peu à peu dépassé les frontières, vers les pays voisins comme l'Afghanistan, le Pakistan, le Bangladesh. En Afghanistan, c'est le sport national. Les matchs internationaux peuvent durer jusqu'à cinq jours. Un vrai combat, à l'image de l'histoire du pays. L'équipe nationale de cricket est la fierté de tout un peuple et les enfants apprennent à jouer dès leur plus jeune âge. Loin des gazons anglais, là-bas, les terrains se résument à une parcelle caillouteuse. Mais peu importe, les Afghans ont ce jeu dans le sang. La personnalité s'exprime clairement selon le poste. Shahid est batteur, ce qui nécessite puissance et

intelligence. Momtaz est gardien, un rôle où endurance et concentration sont essentielles. Pewaston, agile et fougueux, est lanceur. Tous trois ont appris à jouer au cricket sous un soleil de plomb et avec des balles rafistolées. Ils se sentent investis d'une mission importante : faire découvrir un nouveau sport aux Français. Leur spécialité ! A Saint-Omer, les samedi, où il n'y a pas match, ils partagent leur passion lors de journées d'initiation. Grâce à ces réfugiés, le cricket se développe à grande vitesse dans notre pays, notamment dans les Hauts-de-France, où beaucoup échouent, faute d'avoir pu passer en Angleterre. En 2016, il n'y avait que deux clubs.



L'équipe de France composée de jeunes Indiens, Afghans et Pakistanais. © Sophie Rodriguez
Aujourd'hui, ils sont huit et un championnat régional est organisé chaque année. Depuis trois ans, c'est Saint-Omer qui remporte le trophée ! Le cricket est ce qui raccroche Momtaz, Shahid et Pewaston à leur pays d'origine. Ils sont entrés en France sans effets personnels, sans traces de leur passé. Dans le portable de Shahid, la photo la plus ancienne est un cliché de lui à son arrivée chez nous. Visage poupon, tellement jeune et sourire aux lèvres, comme d'habitude. On a peine à croire qu'il vient de passer plusieurs mois sur la route. Depuis, ils ont adopté, à leur manière, tous les codes vestimentaires de la société européenne. Jean slim et baskets blanches pour Momtaz, jean délavé et blouson coloré pour Shahid, jean déchiré et teeshirt moulant pour

Pewaston. Pour autant, ils ont à cœur de conserver leur culture, leurs traditions, leur religion. Ils écoutent de la musique pachtoune, portent des habits traditionnels lors de l'Aïd el-Fitr (fête célébrant la fin du ramadan) et reçoivent leurs invités avec faste. Ce 24 juillet, dans le bus qui les conduit à Rotterdam, aux Pays-Bas, avec le reste de l'équipe de France de cricket afin de disputer le tournoi qualificatif pour la Coupe du monde des moins de 19 ans, les sentiments se mêlent, entre mélancolie et promesse d'un avenir heureux. Drapeau français brodé sur le maillot blanc, Shahid est pensif, la tête posée contre la vitre et regard au loin. Son dernier grand voyage n'a rien de comparable avec celui-ci. « On n'avait pas la clim », plaisante-t-il avant de poursuivre : « Je ne savais pas où j'allais, je ne connaissais rien de l'Europe. Une fois, les passeurs nous ont entassés à quatorze dans une voiture. »



Momtaz à l'entraînement, sur un terrain de foot proche du HLM familial, à Grande-Synthe.© Sophie Rodriguez

Momtaz, lui, étonné de ne pas voir de frontière, demande à plusieurs reprises si nous sommes toujours en France. Mais cette fois-ci le voyage est heureux. Shahid reçoit un message de celle qu'il appelle désormais « maman », une de ses éducatrices dont il est resté très proche et qui lui souhaite un bon voyage. La nécessité de replanter des racines en France est criante. A leur arrivée à l'hôtel haut de gamme où sont logées les équipes, ils sont impressionnés, ils filment tout (le hall, la chambre, la vue, la salle de bains) et partagent leur joie

sur les réseaux sociaux. Pendant dix jours, les matchs s'enchaînent. L'ambiance « colonie de vacances » laisse place à la tension à l'approche des matchs. Cinq matchs, cinq défaites. Mais Momtaz n'est pas déçu : « Tout ce que j'ai vécu ici, c'est inoubliable. » Comme ce match contre le Danemark où il a marqué 50 points, ou celui contre l'Irlande : alors que la victoire était quasiment improbable, les joueurs ont quand même tenu à éliminer plusieurs batteurs adverses et se sont offert de grandes effusions de joie. Simplement heureux de jouer avec le maillot bleu-blanc-rouge sur les épaules. Cette expérience comptera probablement dans le renouvellement de leur titre de séjour et leur future demande de nationalité ; quoi qu'il en soit, les démarches administratives incessantes pour préserver leur statut vont perdurer.

Lire aussi. [PSG : les filles nous en font voir de toutes les couleurs](#)

Début août, la vie qu'ils tentent de se reconstruire a repris. Momtaz a entamé sa première générale au lycée de Grande-Synthe sous l'œil vigilant de sa famille. Pewaston a regagné son foyer de SaintOmer, qu'il espère quitter dans quelques mois pour un appartement. Shahid est rentré à Calais dans sa famille d'accueil. Après trois ans sur le territoire français et à deux mois de sa majorité, il vient de faire sa demande de nationalité française. Comme on dit en pachtoun : shabash ! Bonne chance et bravo !